

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Trois styles singuliers

Claudine Bertrand, *Le corps en tête*, France, L'Atelier des Brisants, 2001, 116 p., 22,95 \$.

Monique Laforce, *Le 7 août / À titre provisoire*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2001, 104 p., 12,95 \$.

Robert J. Mailhot, *D'aube et de torpeur*, Ripon, Écrits des Hautes-Terres, 2001, 112 p., 15,50 \$.

Jocelyne Felx

Numéro 107, automne 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37460ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Felx, J. (2002). Compte rendu de [Trois styles singuliers / Claudine Bertrand, *Le corps en tête*, France, L'Atelier des Brisants, 2001, 116 p., 22,95 \$. / Monique Laforce, *Le 7 août / À titre provisoire*, Québec, Le Loup de Gouttière, 2001, 104 p., 12,95 \$. / Robert J. Mailhot, *D'aube et de torpeur*, Ripon, Écrits des Hautes-Terres, 2001, 112 p., 15,50 \$.] *Lettres québécoises*, (107), 38–39.

Trois styles singuliers

Deux proses (de femmes) et un recueil de vers offrant l'éclat de l'acier.

P O É S I E | JOCELYNE FELX

AUJOURD'HUI LES LIVRES DE POÉSIE SONT MOINS CERNÉS par notre époque un peu floue, tant et si bien que les œuvres présentent des écritures dissemblables et que les chemins explorés se ramifient à l'infini. Sans manquer de rien dans l'écartèlement, *Le corps en tête* de Claudine Bertrand fait valoir un droit à l'inachèvement qui rappelle l'écriture des femmes du début des années quatre-vingt, non sans la renouveler brillamment. En revanche, la prose de Monique Laforce, conventionnelle et douce sans mièvrerie, part en quête des points de vue les plus purs pouvant ordonner une vie. Quant aux vers épurés, nets et tranchants de Robert J. Mailhot, ils exhalent le sentiment moderne de l'absurdité de vivre.

POÉSIE ET AMÉRICANITÉ

Publié à L'Atelier des Brisants, en France, *Le corps en tête* de Claudine Bertrand marque une étape dans son œuvre. Ce livre à la fois tendre, passionné et sulfureux contient beaucoup de bonnes choses et le rêve de pouvoir être tout et son contraire. Les mots de Bertrand s'embrasent à travers une prose fragmentée qui devient avec le temps sa meilleure griffe. Le journal de voyage est ici son terrain de prose. Dans ce singulier tête-à-tête de l'auteure avec elle-même et le monde, le *je*, le *tu* et le *nous* sont souvent interdépendants, tandis que le *je* et le *elle* sont interchangeables. De plus, la poète associe la quête amoureuse à l'arabesque érotique, clins d'œil à Louise Labbé, poétesse du XVI^e siècle dont les poèmes amoureux expriment une belle et franche sensualité.

Les nombreux tropes et clichés, à la faveur de collocations verbales, engendrent des dérives dignes de tableaux surréalistes ou du film *Moulin rouge*. Figures phonétiques, syntaxiques et tropes composent d'ailleurs ici des alliances surprenantes. Ainsi, le titre, qui déforme avec bonheur l'expression « une idée en tête », préfigure l'ambivalence qui fonde le livre. Paradoxalement, il arrive en effet que, par-delà les fantasmes libérateurs de l'inconscient et du corps (chair, sexe, langue, cuisses, salive, etc.), Bertrand porte son corps dans la tête quand surgit la « peur que glisse le pied de la raison » (p. 12). Manifestement, tout au long du recueil, Bertrand jouera sur les contrastes liberté/contrôle, étouffement/ventilation, débordement/contenance. Dans ce texte sautillant, aux apparences parfois erratiques, la narratrice reçoit et écrit des lettres, pense, rêve, s'attable au poème et s'attarde aux corrections d'épreuves. Les signes textuels se déploient en variants inattendus et déconcertants à travers une intrication de motifs et de sous-motifs gravitant principalement autour de l'amour, du corps, des livres et de la langue (mots, syllabes, sons). La syntaxe dont la parataxe, les jeux de mots, les néologismes installent une intéressante complexité rythmique et sonore. Les cinq divisions numérotées et non titrées sont relayées par l'épilogue commençant par « Le poème est une aventure à/mener pour lui » (p. 107), ce qui suggère la puissance poétisante de la grammaire et de la langue, fondement de l'art de ce livre.



Par ailleurs, si les risques et les périls du voyage poétique ont partie liée avec la violation du code de la parole, troublantes me sont apparues quelques impertinences plutôt datées, dont celle d'attribuer aux choses des réactions humaines ou vice versa. Dans les deux cas, la poésie mêlant les hommes et les choses affleure au surréalisme : « Le pont sur lequel je m'appuie se met soudain à verser des larmes » (p. 77). Cela dit, mutine et profanatrice, Bertrand réactualise des clichés masculins liés au folklore ou fantasma avec aplomb autour de symboles religieux. La poète se souvient donc avec originalité et éclat que le propre de la parole est la liberté de combinaisons, comme l'écrivait Saussure. Toutes proportions gardées, Claudine Bertrand est un trait d'union entre une européanité souvent plus sage poétiquement et une américanité qui peut être quelque peu débridée. Quoi qu'il en soit, son livre court-circuite superbement les oppositions binaires en s'approchant du corps, de la jouissance et de la vie.

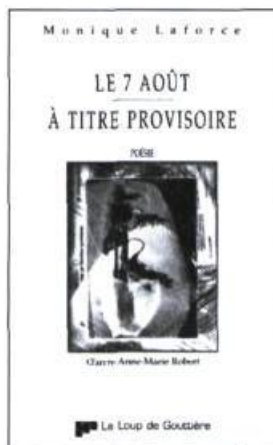
PASSERELLE DE L'ENFANCE

Une âme mémorante interprète le sens des signes du monde dans *Le 7 août/À titre provisoire* de Monique Laforce. Parcourir ce livre, c'est avoir l'impression de dérouler le film sensible et coloré d'une époque. Convenons d'entrée de jeu qu'un certain platonisme ou point de vue idéal caractérise la prose délicate de Laforce. La poète substitue à l'expérience crue la belle formule qui l'exprime. L'enfance et les amours sous le regard de la femme qui a pris de l'âge font entendre une chanson discrète. Le titre évoque une date et, de surcroît, une durée qui laisse envisager d'autres dates à venir, et cet état définitif qu'on sait être la mort sans fracas ni scandale. Les états induits par les signes de la mémoire impliquent ici une descente du

souvenir dans une image qui le déforme en petites visions ineffables. Or, les signes sensibles nous tendent des pièges, car ils ne nous font parvenir, bien souvent, qu'à des vérités conventionnelles, donc moins chargées de réalités et de singularités que nous ne l'aurions cru. L'enfance surgit non pas telle qu'elle fut vécue, mais dans une splendeur dont on doute qu'elle eût jamais d'équivalent dans le réel.

Dans ce livre qui a pour objet ou plutôt pour sujet le temps, Laforce aliène l'historique à la généralité ; quelque chose devient identique à l'éternité. À tel point que ça et là nous sommes





décus des signes convenus de l'enfance, depuis le secret des chambres et le mystère des naissances jusqu'aux jeux, contes de fées et coffres aux trésors. Contrairement à *Dernier profil* d'Alphonse Piché, il n'y a pas dans *Le 7 août/À titre provisoire* ce total manque d'acceptation de la vieillesse. La poète enveloppe l'une dans l'autre l'enfance et la vieillesse et fait de leur rapport un peu de temps à l'état pur. Il lui suffit, en somme, de placer l'enfance dans la capacité à transgresser les interdits et de croire toujours possible une telle transgression, peu importe l'âge. L'enfant qui aime la liberté (et qui en est la première victime) montre à l'ainée habitée par une force tranquille que la « vie est toujours à redire, à relever, à ranimer » (p. 22).

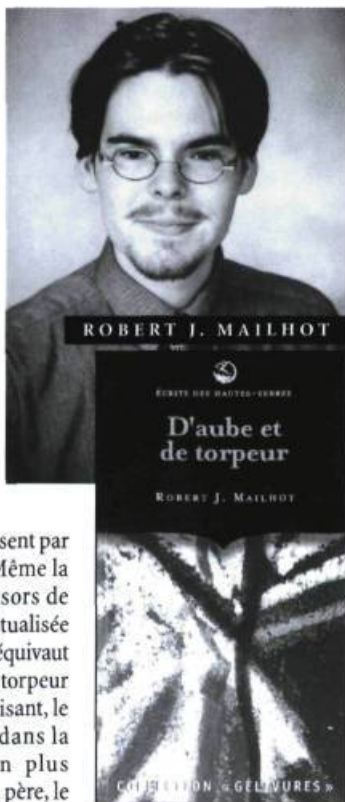
L'enfance restera donc le dernier mot de l'apprentissage d'une vie et sa révélation finale. La mise en scène de l'inconnue qui appelle la transfiguration par l'écrit et la solitude apporte cette révélation dans une sensation commune à deux lieux, à deux moments et les enroule pour avoir une image d'éternité. La prose fluide de Laforce est donc faite de l'image instantanée, donc provisoire, de l'éternité.

UN ANGE MODERNE

Le poète Robert J. Mailhot transforme en couteau la conscience réflexive, et en blessure la conscience réfléchie. Sans être cérébrale ni conceptuelle, sa poésie se fait complice de sa conscience réfléchie contre sa conscience réflexive ou introspective; l'âme s'en trouve désarmée et tout a figure d'abattement. Ainsi, la moitié du titre du livre est une promesse non tenue. Si la première suite, éponyme, s'ouvre sur une métaphore relative à la nuit et se ferme sur le mot « renaître », il n'en reste pas moins que *D'aube et de torpeur* se tient entier du côté de l'anxiété, d'un douloureux constat d'échec et de la répétition à huis clos du désastre. J'y vois une parenté lointaine avec l'œuvre de Denis Vanier.

Ici, les rêves entièrement disloqués finissent par devenir des blessures, des névroses. Même la deuxième suite intitulée « Parfois je sors de l'ombre » me semble une dérivation actualisée du titre du livre. Ainsi, le verbe « sortir » équivaut à la lumière, comme l'aube contrarie la torpeur dans le titre de la suite éponyme. Ce faisant, le temps de la distanciation persiste dans la deuxième suite malgré la vision plus extériorisée. Dans ce recueil, la ville, le père, le fils, le prophète et le désir sexuel évoqués succinctement, car Mailhot élimine beaucoup de mots, sont des réalités de la perte. Mais, peut-être, finalement, l'aube et la naissance appartiennent-elles au poème, ce « poupon-roi » (p. 69), rayon de quelque chose pour quoi il vaut la peine d'exister.

Ce poète hanté par l'angoisse moderne est un nouveau venu qui a publié des textes dans diverses revues littéraires. À la faveur de l'ellipse, du condensé métaphorique, de l'économie des signes implicites et des sens enroulés, il trouve le ton juste pour nous parler de la douleur de vivre. Nous rejoignons sa difficulté d'affronter le temps présent sans promesse et de se dire que la vérité est ce qu'elle est et doit être notre grand espoir.



Éditions du Gref
Collège universitaire Glendon
Université York
2275, avenue Bayview
Toronto (Ontario) M4N 3M6
Tél. 416-487-6774
Télé. 416-487-6853
abaudot@delphi.glendon.york.ca

*Le Gref : des idées et des livres
qui font le tour du monde — en français.*

AUX ÉDITIONS DU GREF



Pierre Léon

Le Mariage politiquement correct du petit Chaperon rouge

contes (coll. Écrits torontois)

La Nuit la plus courte (Pierre Léon et Monique Maury Léon)

drame (coll. Écrits torontois, série Théâtre)

Le Pied de Dieu : lecture irrespectueuse de la Bible

essai (coll. Athéna)

À paraître automne 2002 :

Le Voyage d'un Huron en Alsace
roman (coll. Le beau mentir)

Le Mariage : « Un ouvrage salutaire et rafraîchissant » (Michel Lord, *Lettres québécoises*).

La Nuit : « Le mouvement est fort, le dialogue authentique, les personnages vivants et émouvants de courage simple. Une atmosphère à la Fellini ! » (Henri Mitterand, *Liaison*).

Le Pied : « Iconoclaste et plein d'humour » (*Ouest-France*, Normandie).

« Mélange explosif qui rappelle à de nombreux égards Voltaire » (Alain Vercollier, *LittéRéalité*).



Nomadaïme

poèmes (coll. Écrits torontois)

À paraître automne 2002 :

La Femme d'entre les lignes.

roman (coll. Le beau mentir)



Hédi Bouraoui

Nomadaïme : « Il s'agit-là d'une nouvelle façon d'écrire, donc de penser — du plus dense, du plus fort de tous les recueils du poète. » (Jean-Henri Bondu, *Jointure*, Paris).